

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 1

Artikel: Les derniers combats de l'ancienne Berne : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

blancs se retirèrent, et deux serviteurs noirs, que le chevalier de Lusignan avait ramenés de Saint-Domingue, apportèrent un plat d'argent au milieu de la table : « Voici un mets pour lord Houdston et pour moi, pour nous seuls, » dit le chevalier. Et soulevant le couvercle, il découvrit deux pistolets. — « Je pense, mylord, reprit-il, que vous attendiez cela et que vous avez réglé vos affaires, comme moi les miennes. » Lord Houdston fit un signe d'assentiment.

— « De ces pistolets, dit le chevalier, l'un est chargé, l'autre ne l'est pas. Mylord va choisir. »

Lord Houdston s'empara de l'un des pistolets et le chevalier de l'autre.

A ce moment, les deux serviteurs noirs poussèrent la grande porte vitrée, qui s'ouvrit sur l'orangerie, et les assistants aperçurent une fosse qu'ils avaient creusée. La terre, qu'ils avaient retirée avec les bêches funèbres, bordait, toute fraîche, l'un des côtés de la fosse. Un petit sentier avait été tracé dans cette terre remuée, pour que le chevalier de Lusignan y posa le pied aussi près de la fosse que lord Houdston.

Les orangers embaumiaient. Leur verdure tendre se mêlait à la verdure sombre des ormes. Les yeux erraient de la fosse aux arbres, des arbres au lac et aux Alpes.

— « Messieurs, dit le chevalier de Lusignan aux personnes présentes, vous serez nos témoins. Avouez, ajouta-t-il en souriant, que le champ clos est digne d'une querelle comme la nôtre. »

En faisant le tour de la fosse, il vint se placer dans le petit sentier ménagé par les esclaves noirs, en face de lord Houdston. Les combattants se saluèrent. Lord Houdston eut l'intention de parler, mais il rougit et se contint. Au signal convenu, les deux coups partirent en même temps. Quand la fumée fut dissipée, le chevalier de Lusignan était seul debout. Lord Houdston gisait tout sanglant. On le releva. Il avait été tué roide d'une balle dans le cœur.

Les serviteurs noirs se disposaient à le descendre dans la fosse et à le recouvrir de terre; mais on s'y opposa. On courut avertir le magistrat et chercher un ministre anglican. Un des intimes du chevalier lui offrit un asile sous son toit. Le chevalier accepta cette hospitalité, et, pendant plusieurs jours qu'elle dura, il ne témoigna pas un regret sur lord Houdston. Il ne proféra non plus aucune récrimination; il se contenta de dire :

— « Tout est bien; lui ou moi nous devions mourir. »

Les derniers combats de l'ancienne Berne. (Fin.)

Par un de ces clairs de lune voilés des premières nuits du printemps, deux colonnes françaises passent la Singine à gué et au-dessous de Neueneck, et Pigeon commence l'attaque de front à une heure et demie du matin. Une batterie de canons et d'obusiers ouvre un feu nourri sur le camp bernois;

une colonne s'élance sur le pont; en même temps, le mouvement tournant s'exécute; l'ennemi se présente de tous les côtés. Qu'attendre d'une troupe surprise dans le sommeil de l'ivresse? La résistance sur la hauteur dure un instant; puis les Bernois s'enfuient en désordre, laissant à l'ennemi presque tous leurs canons.

Le poste de la Singine avait plus longtemps tenu ferme, car le pont, perdu une fois, avait été repris à la baïonnette; les volontaires firent noblement leur devoir; mais, accablés par le nombre, ils durent céder et suivirent la fuite de leurs camarades.

Cependant, la compagnie Tscharner, au bruit de la canonnade, s'était avancée de Wangen. Elle traversa la ligne des fuyards, en rallia quelques-uns, et pénétra dans la forêt. Pigeon marchait avec lenteur. Outre le soin de reformer sa brigade, forte de trois à quatre mille hommes, il ne pouvait s'aventurer de nuit sur ce terrain boisé, qui lui cachait le nombre et la position des adversaires. L'attitude de la compagnie Tscharner sauva le reste de l'armée. Aussitôt que la lumière de la lune laissa voir dans la clairière les culottes blanches des Français de l'avant-garde, les carabiniers, prenant ce point de mire, les accueillirent par une grêle de coups bien ajustés. Les Français, étonnés, s'arrêtent; leurs hommes tombent à droite et à gauche, et l'ennemi est invisible; bientôt ils se retirent, et attendent le jour pour avancer. A l'aube, la compagnie Tscharner, se sentant isolée, se retira également, et prit position sur la montagne de Koenitz.

Graffenried, arrivé aux portes de Berne avec les débris de sa brigade, demanda des renforts pour arrêter l'ennemi, qui marchait sur la capitale. Aussitôt on lui dépêcha tout ce qui restait de troupes dans les environs. Sa colonne pouvait compter 2,300 hommes, avec 3 canons commandés par le lieutenant Freudenreich. A droite et à gauche, dans le bois, se trouvaient les compagnies de carabiniers Schnyder et Tscharner, reliées au gros de la troupe par les chasseurs Seiler et deux compagnies de la ville. Sur la route marchaient deux compagnies du bataillon Manuel, commandées par le major May de Perroy; derrière elles, les trois canons de Freudenreich; ensuite la colonne principale, les bataillons d'élite Manuel et Steiguer, le bataillon de réserve de Watteville de Montbenay, tous trois du bailliage de Thoune, enfin une partie du bataillon emmenthalois May.

Vers 9 heures du matin commença le mouvement offensif. Graffenried, étourdi de sa défaite de la nuit, marchait au milieu de ses troupes, et laissait faire ses officiers. Le centre suivait les directions de l'adjoint-général Waeber, militaire expérimenté, homme de tête et d'énergie; les carabiniers, celles du major Gatschet. Du reste, sur ce terrain coupé, chaque chef se guidait d'après les circonstances. Officiers et soldats se montraient pleins d'ardeur.

A l'entrée de la forêt apparurent les premiers Français. Les carabiniers de l'aile gauche bernoise ouvrent le feu; vers la première clairière, le combat devient opiniâtre; l'artillerie, les deux compagnies

du major May soutiennent les carabiniers tour à tour ; les Français reculent, les Bernois gagnent du terrain. Electrisés par ce succès, ils poussent plus vivement leur attaque ; combattant d'arbre en arbre, tirant à vingt pas, profitant de leur avantage sur un ennemi qui ne connaît pas la contrée, ils traversent de nouveau la forêt. Mais à l'endroit où celle-ci s'arrête, au sommet des collines qui couronnent Neueneck, Pigeon les attendait avec toutes ses troupes. Dès que les Bernois se montrèrent à découvert, un feu terrible de mitraille et de mousqueterie les accueillit, et porta le désordre dans leurs premiers rangs. Les soldats s'arrêtent, vont tourner le dos ; un instant d'hésitation. Les officiers bernois s'élançent au milieu des troupes, les exhortant, leur donnant l'exemple ; Oberlandais, Emmenthalois, volontaires, femmes même, se précipitent en avant ; la baïonnette, la crosse leur ouvrent un passage ; point de prisonniers, point de quartier ; le colonel Manuel et le major Kirchberguer emportent la batterie ; les rangs des Français sont rompus. A ce moment arrivent sur leurs flancs les carabiniers des ailes, arrêtés jusque-là par les difficultés du terrain ; leur attaque décide le combat. En vain l'ennemi essaie-t-il de se reformer un peu plus bas à l'abri d'un petit bois ; l'artillerie, servie, à défaut de simples soldats, par des officiers, croise ses feux sur lui des deux côtés de la route ; la compagnie de carabiniers Schnyder les prend de côté et les débusque. Dès ce moment, la retraite des Français n'est plus qu'une déroute ; ils s'enfuient dans un désordre complet, repassent la Singine, et ne s'arrêtent que sur les hauteurs de la rive opposée, où les Bernois les suivent encore de quelques boulets.

Ainsi, simplement, sans autres secrets que l'énergie du patriotisme, des chefs capables et résolus, les soldats de Neueneck avaient rappelé le souvenir de l'antique bravoure suisse. Dix-huit canons, parmi lesquels les neuf abandonnés la veille, leurs demeuraient comme trophées de la victoire.

Mais comment exprimer la consternation, la fureur des troupes bernoises, lorsqu'au milieu de la joie du triomphe, vers trois heures de l'après-midi, arriva la nouvelle de la prise de Berne et l'ordre de cesser les hostilités ? Les soldats ne voulaient pas y croire ; vingt fois leur commandant dut relire le fatal message ; il fallut tout le sang-froid, toute la fermeté des officiers pour arrêter l'explosion d'une révolte. Enfin, la mort dans l'âme, les Bernois se séparèrent ; ils rentrèrent isolés ou par petits détachements dans leurs foyers. Le même désespoir s'empara des troupes stationnées à Laupen et à Gumminen, lorsqu'elles apprirent l'issue des événements ; celles de Gumminen, qui n'avaient pas combattu, se montrèrent les plus exaspérées ; les deux colonels, de Crousaz et de Gumöens, suspects aux soldats, comme Français de langage, furent sabrés sur la route par des dragons, toujours les premiers à fuir et les premiers dans la révolte. Tout se dispersa cependant : le bataillon oberlandais Wurstemberguer, « les grenadiers de l'armée, » se retira seul en bon ordre, la dernière troupe bernoise qui tint

ferme sous les drapeaux, tandis que l'autre bataillon de la même contrée, commandé par un colonel du même nom, avait été à Langnau le premier engagé avec les Français.

Dans ces diverses rencontres, les Bernois avaient perdu 18 officiers et 683 soldats, dont les noms, gravés en lettres d'or sur des tables de marbre noir, entourent aujourd'hui le monument élevé à l'avoyer Steiguer, dans la cathédrale de Berne. Il n'est pas constaté qu'un seul drapeau ait été abandonné sur le champ de bataille ; ceux que les généraux français envoyèrent au Directoire provenaient de l'arsenal, tout comme la plupart des canons qu'ils se vantaien d'avoir conquis.

L'amitié des jeunes filles.

III

Le bijoutier fit une triste figure en voyant sortir de son magasin les trois personnages. — Voilà de singulières gens, dit-il. Il n'y a que le jeune homme qui me plaît à certains égards. Je n'aurais pas tenté de jouer un mauvais tour à ce ventre affamé, si je lui avais supposé tant d'énergie. Tout autre que lui eût pris la fuite en s'entendant menacer de la police. Cette fois, je me suis trompé dans mes calculs.

La représentation et le ballet venaient de se terminer. Léonie Weinhold se disposait à regagner son logis. Elle venait de quitter l'essaim bruyant de ses compagnes, lorsque, à la porte du théâtre, elle se sentit tout à coup enlacée par les bras d'une femme qui l'embrassa, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, lui dit :

— Ma bonne, ma bien bonne Léonie, que de remerciements je te dois ! Comment pourrais-je jamais m'acquitter envers toi de tout le bien que tu m'as fait aujourd'hui !

— Ah ! c'est toi, Lisbeth, répondit Léonie, tu m'as réellement fait peur.

— Il y a plus d'une heure que je t'attends, dans ce sombre passage, pour t'adresser mes remerciements. Ton docteur est venu voir ma mère ; il lui a donné les meilleures espérances de guérison et lui a fait une ordonnance. Fédor se sent au comble du bonheur de ce que tu lui as donné un écu ; il en a les larmes aux yeux. Il l'a remis à notre mère. Nous pourrons payer notre loyer sans que j'aie à veiller, chaque soir, jusqu'à minuit, sur mon tambour à broder.

— Jusqu'ici, répondit Léonie, vous m'avez reproché mon extrême légèreté, vous m'avez appelée pinson ; je suis heureuse de vous montrer qu'un pauvre pinson peut avoir de bons sentiments. Mais tu t'es gelée jusqu'à la moelle des os ; allons dans ma chambre, nous y trouverons un poèle et un verre de punch préparé par ma suivante. J'ai, du reste, d'intéressantes nouvelles à t'apprendre : je suis fiancée.

— Déjà ! pour la troisième ou quatrième fois !

— Dam ! si nous pouvions choisir notre homme et le demander en mariage, les choses iraient plus vite et mieux ; il n'y aurait pas besoin de tant d'œillades et de petites manières, pour fixer l'attention des messieurs. Mais, dans cette question qui nous intéresse à un si haut point, on ne nous a laissé que la faculté de refuser.

En s'entretenant ainsi, les deux jeunes filles avaient monté l'escalier. Quand elles furent installées au chaud, Léonie poursuivit :

— Tu sais que l'acteur Darlo avait des vues sur ma chère personne. Les choses allèrent d'abord à souhait ; puis, à la longue, je m'aperçus que mon futur ne jouait pas seulement sur la scène, mais aux jeux de hasard. Il négligea sa profession, joua sur gages, et finit par me négliger. Je lui donnai son congé. A sa place, M. Battmann, faisant le service de guide dans l'armée, se mit sur les rangs. Il me prodigua